(LAUSANNE, 21 AVRIL 2025/SHERVINE NAFISSI POUR LE TEMPS)

PROFIL

1974 Naissance à Sion.

2004 Devient chef de la cellule organisation, processus et projets de l'EPFL.

2009 Elu au Conseil communal de la ville de Sion.

2015 Nommé ingénieur cantonal et chef du Service valaisan de la mobilité.

2025 Devient le directeur général de la CGN.

Vincent Pellissier

Place aux bateaux

Le chef du Service valaisan de la mobilité devient directeur de la Compagnie générale de navigation sur le Léman. Il affiche de grandes ambitions

XAVIER LAMBIEL

Sur les quais d'Ouchy à Lausanne, et sous une bruine, Vincent Pellissier semble un peu mal à l'aise au moment de poser pour le photographe. A partir de ce jeudi 1er mai, il dirigera la Compagnie générale de navigation sur le lac Léman (CGN) et ses 250 collaborateurs. La cinquantaine à peine passée, la voix légèrement éraillée et le vocabulaire plutôt châtié, il soutient que «c'est le bon âge pour un nouveau défi». Il analyse: «Nous devrons investir dans nos infrastructures mais nous avons un vrai potentiel de croissance.» Il reformule, plus lyrique: «La CGN est une pépite qui ne demande qu'à se révéler.»

«Dix ans de cailloux sur les routes»

Chef du Service valaisan de la mobilité pendant dix ans, il a obtenu son permis de navigation à moteur sur ses terres, au Bouveret. Vapeur de 1915 et incarnation de la compagnie, le Simplon devra être réparé après avoir souffert des intempéries d'avril 2024. Une succession d'erreurs humaines explique les dégâts. Le directeur d'exploitation a perdu sa place. La CGN pourrait sembler en crise. Pour Vincent Pellissier, «cet événement a suscité de l'émotion mais la situation n'est pas si grave». Dans ses nouvelles fonctions, il espère «connecter le lac au territoire». Il sourit: «En Valais aussi, j'ai cherché à repenser l'espace public.»

Quelques jours plus tôt, dans les bureaux du Service de la mobilité à Sion, peu de temps avant le début des chutes de neige exceptionnelles qui couperont de nombreuses routes, l'entretien est interrompu par une séance de l'organe qui pilote la réaction de l'Etat face aux intempéries. Il venait de concéder: «J'aurais aimé aller plus loin, plus vite et plus fort mais il y a toujours des résistances et je crois qu'au final, je ne m'en suis pas trop mal sorti.» Il y a 10 ans, jour pour jour, il était devenu ingénieur cantonal au moment où les éléments s'abattaient déjà sur le Valais. Avec un peu de cynisme, il glisse: «Dix ans de cailloux sur les routes.»

«J'avais choisi de quitter l'exécutif communal pour devenir ingénieur cantonal. Aujourd'hui, je suis libre de relever un nouveau défi»

Son mandat avait débuté par une réorganisation du Service des routes et cours d'eau. Quand lui a pris la tête du Service de la mobilité, le géologue Raphaël Mayoraz est devenu le responsable des dangers naturels. Les deux hommes ont beaucoup travaillé ensemble, surtout face aux intempéries. Pour Raphaël Mayoraz, «sa capacité de travail, sa rapidité de réaction et son esprit de synthèse m'ont toujours impressionné». Selon lui, «il s'était fixé des objectifs très ambitieux et il avait dit dès le premier jour qu'il se donnait dix ans pour les réaliser». Il insiste: «Il est toujours resté constructif, malgré les lenteurs de l'administration.»

Sa plus grande fierté? Ses lois ont été votées à l'unanimité par le Grand Conseil. Elles visaient à augmenter la cadence des transports publics, réduire le réseau routier et encourager la mobilité douce dans les agglomérations. Amateur de musique, et d'opéra en particulier, il a aussi introduit un pour-cent destiné à la culture au moment de la réalisation des grands ouvrages d'art, comme les ponts et les tunnels. Avec pareilles politiques, l'homme passe pour intellectuel et urbain, surtout dans les vallées. Il soupire: «J'aime le Valais et je me considère comme un montagnard.» Pour lui, «il a parfois été difficile de trouver des majorités politiques parce que le parlement valaisan est plus conservateur que la population». Il finit par lâcher: «Ma patience a atteint ses limites.» Il avoue «des frustrations», mais ne ressent «pas d'amertume».

Marié, il a quatre enfants, qui étudient les lettres, les sciences sociales ou l'art. Profondément ingénieur, lui reste «très attaché» à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), où il aura passé près de vingt ans: «C'était une époque extraordinaire.» Après y avoir écrit une thèse de doctorat sur les risques sismiques, il a longtemps travaillé pour l'institution. Aujourd'hui, il se revendique de la ligne «humaniste» du président Patrick Aebischer. Selon lui, «je fais partie de cette génération qui est entrée dans une école d'ingénieur et qui a quitté une université scientifique». Il insiste: «Nous sommes des bricoleurs, ancrés dans le réel, attachés au faire, et pas seulement au dire.»

Courte carrière politique

En 2008, Vincent Pellissier était élu au Conseil communal de sa ville natale, Sion. Le puissant Parti démocrate-chrétien valaisan semblait alors le préparer à la présidence de la capitale, puis au Conseil d'Etat. Aujourd'hui, il s'en amuse: «J'ai toujours été étonné par les ambitions que d'autres me prêtaient.» De ces sept années d'engagement politique, rythmées par les conflits qui divisaient l'exécutif, il conserve un souvenir plutôt mitigé: «En Valais, le président a beaucoup de pouvoir et les autres élus ne sont que les conseillers du prince. J'avais une plus grande liberté comme chef de service.»

Economiste passé par Saint-Gall, il se dit parfois «plus écologiste que certains Verts». Beaucoup estiment que son franc-parler lui a coûté une belle carrière. Il conteste: «J'ai toujours été très bien élu et j'ai composé avec les conséquences de ce franc-parler partout où je suis allé, pas seulement dans mon parti. Je n'étais simplement pas fait pour la politique.» Après réflexion, il ajoute: «J'avais des ambitions pour ma ville et pour mon canton, pas pour moi-même. Alors je pouvais me permettre de saisir des opportunités. Il y a 10 ans, j'ai choisi de quitter l'exécutif communal pour devenir ingénieur cantonal. Aujourd'hui, je suis libre de relever un nouveau défi.»

Clin d'œil du destin, la chanson composée pour l'inauguration d'un nouveau tunnel dans le Chablais, financée par son pour-cent culturel, s'intitulera «Et au loin, les bateaux». Désormais, Vincent Pellissier jonglera avec les intérêts «schizophréniques» de la CGN, qui entend sauvegarder son célèbre patrimoine, une flotte Belle Epoque plutôt destinée au tourisme, tout en assumant le transport de nombreux frontaliers entre Evian, Thonon, Lausanne et Genève. Selon lui, «c'est une fierté mais aussi une responsabilité immense».

Dans le détail, il souhaite introduire des cadences à la demi-heure et espère que le chantier naval sera bientôt doté d'un second bassin pour l'entretien et la réparation des navires. Il souhaite aussi repenser les quais, qui «ne peuvent pas servir qu'à vendre des billets», et travailler sur l'interconnexion entre les bateaux de la compagnie et les autres transports publics. Ces ambitions nécessiteront des investissements. Au président, le futur conseiller national Benoît Gaillard de trouver les fonds. Pour Vincent Pellissier, «ceux qui nous connaissent mal pensent que notre collaboration fera des étincelles, et ceux qui nous connaissent vraiment savent que ça fonctionnera». Il sourit: «J'ai toujours eu besoin de nouveaux projets.»